

D'un voisinage à l'autre

Philippe Warin
Groupe d'Etude et de Recherche
sur le Travail et l'Urbain
3, Place aux Herbes
38000-Grenoble
France

Résumé

S'installer dans un nouvel espace résidentiel demande au départ de pouvoir "redéfinir sa situation". Cette question préoccupe depuis longtemps les ethnographes du milieu urbain qui se passionnent pour le phénomène migratoire.

L'article se rapporte à une recherche en cours qui intègre cette question au cœur de sa problématique. Il vise à montrer l'importance du maintien d'une structure intellectuelle, de mise en relation des catégories de représentation du voisinage, au moment du passage du quartier ancien à l'ensemble collectif moderne. L'hypothèse est que la possibilité de reporter, sur le nouvel environnement, un schème des échanges de voisinage constitue pour "l'arrivant" une condition structurante de son intégration.

Summary

To settle down in a new residential area requires, upon arrival, the capability to redefine one's situation. This question has, for a long time, interested urban ethnographers concerned with migration.

The article will show the importance of the maintenance of an intellectual structure in creating categories for representing the neighbourhood when people move to a new environment. The hypothesis is that the possibility to take along to the new environment a schema of neighbourhood relationships is an important structural factor for the integration of the migrant.

1. Introduction

Les quartiers anciens ont disparu en tant que systèmes complets de relations, même si physiquement ils demeurent et sont parfois canonisés en "centres historiques". Le constat n'est pas nouveau. Déjà dans les années 60 plusieurs auteurs l'ont clairement formulé. Henri Coing (1966) est de ceux qui ont établi le plus catégoriquement l'acte de décès des quartiers anciens comme réceptacles à peu près suffisants des modes de vie de toute une population socialement et culturellement assez homogène.

Par contre, leur présence se manifeste dans les imaginaires, soit superficiellement en colorant certaines réactions, soit plus en profondeur en agissant sur certaines attitudes. A un premier niveau, toute une imagerie de "la vieille ville" motive pour une part les mouvements d'appropriation ou de reconquête des centres anciens. Un débat est d'ailleurs engagé pour déterminer l'authenticité du retour au quartier ancien (Rémy,

1983). Mais par delà, on observe que la représentation du quartier ancien peut aider les familles qui le quittent à se repérer ensuite dans leur nouvel espace résidentiel ¹.

Une telle permanence du quartier ancien relève de l'imaginaire. Elle nous intéresse ici à cause de son importance dans la construction des rapports à la ville moderne. En effet, cette permanence paraît contenir une des conditions essentielles du mécanisme d'intégration: la possibilité lorsque le contexte résidentiel change d'interpréter les modifications et leurs conséquences.

Cela suppose que la représentation du quartier ancien (comme du nouveau) soit construite. L'hypothèse est que cette représentation crée une protection contre le déracinement et influence la représentation du quartier actuel. Elle procède en tout état de cause de l'imbrication complexe de mécanismes sociologiques et psychologiques. Notre préoccupation étant d'approcher le caractère fonctionnel de cette représentation (son application et sa stabilité), il a paru important de s'interroger principalement sur sa structure. Les relations qui lient les catégories de la représentation captent ainsi l'attention.

2. Un schéma intellectuel

L'enquête réalisée auprès d'une trentaine de ménages a laissé les interviewés mettre à nu une homologie entre leur représentation de leur habitat actuel et leur représentation des rapports avec le voisinage (et le cadre bâti) connus dans le quartier ancien. Un entretien semi-directif les orienta dans ce sens. La démarche fut entreprise auprès de ménages qui ont quitté le vieux centre-ville de Grenoble pour des ensembles collectifs périphériques. Vu l'histoire de l'occupation sociale de ces quartiers anciens, l'échantillon considéré est composé de différentes nationalités. Mais la majorité des ménages sont d'origine italienne. Lors des entretiens, nous avons demandé aux personnes de mettre en relation leurs représentations du voisinage dans le quartier ancien et leurs perceptions du voisinage dans l'ensemble collectif moderne qu'ils habitent aujourd'hui. La démarche méthodologique a consisté à répertorier des catégories mentales du passé résidentiel (séquence quartier ancien) et à observer leur cohérence avec les images perçues et retenues du nouvel environnement. Ces entretiens ont été réalisés auprès de 25 femmes, 3 hommes et 5 couples ².

Dans l'ensemble, les récits recueillis sur les rapports de voisinage dans le quartier ancien (quitté par certains depuis plus de dix ans), ont répété un même thème: la ressemblance des vies quotidiennes des familles et la conformité de leur destin de migrants. L'interprétation des données a permis de trouver au centre de ce thème une question que nous pouvons résumer ainsi:

- 1 Ou bien le voisin (famille ou individu):
 - . permet d'établir un échange ou un soutien matériel ou moral plus ou moins permanent et très diversifié quant aux formes de réciprocité;

¹ Cet article s'appuie sur une recherche en cours sur la malléabilité de l'espace d'habitat et la souplesse de la régulation de ses usages, pour le compte du Plan Construction et Habitat du Ministère de l'Équipement, du Logement, de l'Aménagement du Territoire et des Transports.

² A trois reprises nous avons rencontré mère et fille, chacune habitant le même ensemble immobilier dans des logements différents. La moitié des hommes et près du tiers des femmes travaillaient dans le quartier ancien lorsqu'ils y habitaient.

. accepte de se livrer à des confidences, c'est-à-dire de donner et de recevoir des informations à caractère intime afin de sceller une adhésion commune à des ensembles de valeurs; évite toute rumeur que la promiscuité pourrait entraîner, et partage avec autrui dans un but expiatoire ses heurs et malheurs;

. refuse de lâcher auprès d'un tiers une indiscretion qui pourrait nuire à l'autre famille, ou de rechercher à en savoir plus sur elle à son insu. Alors dans ce cas l'autre famille (ou individu) entre dans le "cercle des amis", et des échanges se développent jusque dans le logement.

- 2 ou bien le voisin ne remplit que partiellement ces conditions ou se compromet vis-à-vis de ces exigences. Du coup, il se ferme la possibilité d'entrer dans le cercle, ou en ressort. Il ne franchit plus le seuil de l'appartement (sauf en cas d'événement grave ou exceptionnel). Et dans la rue les signes d'attention ou même de reconnaissance perdent leur importance ou deviennent rares.

Ce découpage servait à résoudre le problème concret, et combien crucial dès lors que le quartier devient une société d'interconnaissance, de la définition sélective du voisinage³. Si la géographie des lieux offrait mille possibilités pour passer "incognito", il était par contre impossible de rester anonyme dans un milieu encore largement organisé sur la base d'une "solidarité mécanique" (Durkheim). Forcément identifié dans l'entourage comme le parent, l'ami ou le proche de ..., et entretenant des échanges avec un grand nombre de voisins, chacun appartenait en même temps à un groupe plus restreint. Ce double jeu relationnel demandait par conséquent de pouvoir gérer simultanément une appartenance à plusieurs réseaux, bien souvent donnés *a priori* ou hérités, et un attachement à un groupe élémentaire.

Il est vrai que l'architecture du quartier ancien facilitait ce double jeu (voir aussi: Castex, Depaule, Panerai, 1977). Vers la périphérie de l'îlot, directement liée à l'espace public de la rue, se traitaient la plupart des échanges selon un ensemble de codes. Les halles, les marchés et les cafés constituaient les principaux centres de rencontre et d'information avec le reste de la population du quartier. Par contre, vers l'intérieur de l'îlot s'imposaient d'autres attaches et d'autres codes, d'une part à cause d'une "endo-architecture", organisée autour de cours intérieures et de puits d'aération sur lesquels s'ouvraient les logements, et d'autre part à cause du peuplement relativement homogène, souvent familial, des montées.

Pour bien comprendre ce découpage du voisinage, il importe de constater qu'il génère d'autres oppositions, et glisse finalement vers une dualité entre *ami* et *simple connaissance*.

En effet, il est apparu dans les entretiens que toutes ces catégories se reliaient entre elles selon un même schéma intellectuel. Or, comme nous allons essayer de le montrer, c'est précisément ce schéma intellectuel qui structure la représentation du quartier ancien.

³ Nous n'imposerons aucune définition "objective" du voisinage, sinon ce serait d'une certaine manière nier le problème de sa définition sélective. Cette notion de voisinage est fondamentalement extensive: elle est à géométrie variable. Confirmation apportée par l'enquête récente de François Héran de l'INSEE (1987).

2.1 *Le voisinage en quatre dimensions*

La découverte dans un texte de Frédéric Bon (1985) de l'hexagone logique de Robert Blanché (1966) a aidé à intituler plus clairement les relations que nous pressentions entre les différentes catégories repérées. Pour vérifier la possibilité d'une application de l'hexagone de Blanché à l'analyse de la structure intellectuelle mobilisée par les habitants ⁴, une analyse de contenu a été réalisée afin de préciser l'articulation entre catégories ⁵. A partir de là il a été possible de reconstituer le schéma intellectuel à l'oeuvre. C'est cette reconstitution que nous présentons maintenant. En ce sens, le schéma hexagonal qui apparaît dans l'exposé est une "construction du chercheur" pour représenter le discours des habitants. Néanmoins, il faut prêter aux habitants le sens des catégories qu'inclut le schéma et la logique de leur mise en relation.

2.1.1 *Quatre types de relations*

La société d'interconnaissance qu'était le quartier ancien se fondait, selon les récits recueillis, sur une dichotomie entre possibilité *d'avoir des échanges* et possibilité *de ne pas avoir d'échanges*. En effet, il n'est rien dans les récits qui ne soit déjà contenu implicitement dans cette opposition fondamentale (signifiée par un trait plein sur la figure 2).

"... on savait bien qui était du quartier et qui n'y habitait pas. Moi je plaçais tout le monde là où ils habitaient. Je savais exactement où habitait untel ou untel! (...) Oh non, j'étais pas le seul à savoir ça, en fait on faisait tous ça. On le savait forcément parce qu'on se voyait tout le temps et qu'en plus on travaillait souvent dans le quartier, alors ... (...) La différence c'était pas de savoir si on se connaissait ou non, là dessus y'a pas de problème (interconnaissance), mais c'était de savoir si ... si c'était possible d'avoir des relations, hein ... ou si c'était pas possible. C'était ça le plus important, parce qu'on pouvait pas être avec tout le monde" (homme, origine italienne).

Cet extrait indique clairement l'opposition fondamentale entre *avoir des échanges* et *ne pas avoir d'échanges*. Il montre aussi que chaque terme de l'opposition exclut l'autre: si l'une des possibilités est vraie, l'autre est fausse et réciproquement. Il y a "incompatibilité" entre deux contraires selon la première proposition d'opposition du système logique de Blanché (Blanché, 1966, 28). Enfin, cet extrait permet de souligner que l'opposition fondamentale se situe dans le domaine de la probabilité: le voisinage est découpé entre ceux avec qui la chance d'avoir des échanges est forte, et ceux avec lesquels elle est faible.

Dans d'autres récits cette opposition contient une dimension plus proprement spatiale. Près de quatre entretiens sur cinq révèlent que la forte probabilité d'avoir des échanges concerne essentiellement des voisins du même immeuble. Tout d'abord, à cause du mode de peuplement: les populations étrangères ont trouvé avant et après la

⁴ Cette structure logique a été appliquée à d'autres analyses: par exemple à l'étude d'Eric Landowski de l'exaltation nationaliste d'un exploit sportif; exemple parmi d'autres cités par F. Bon (1985, p. 560).

⁵ Il s'agit d'une analyse de contenu qui a porté sur les 33 récits recueillis. Elle a cherché à préciser quelques 200 séquences de récit. Elle a permis de mettre en évidence des dyades et des triades d'oppositions. Aussi, notons principalement que le taux d'apparition de l'opposition fondamentale *avoir des échanges / ne pas avoir d'échanges* dans les 33 récits est de 100%. Ce taux est de 91% pour la dyade *être sans échanger / ne pas être sans échanger*. La triade *avoir des échanges / ne pas avoir d'échanges / ami* apparaît dans 87% des récits (Nous retrouvons les dyades et triades dans les figures).

Seconde Guerre mondiale des appartements vétustes et sans confort, mais bon marché, dans les plus vieux quartiers de Grenoble (Figure 1). L'immigration italienne coïncidant en grande partie avec l'arrivée massive d'Espagnols, un regroupement par nationalité eut lieu, par montée d'immeuble et souvent par îlot. "De véritables îlots, certains diront ghettos, d'Italiens, d'Espagnols, se sont ainsi formés dans la vieille ville" (Chomel, 1976, 286).

Ensuite, à cause des caractéristiques architecturales: l'îlot ancien est doué d'une complexité interne. Sa hiérarchie se développe vers le dedans, à la fois à l'horizontale et à la verticale. Mais en même temps, au cœur de l'îlot, les fonctions de représentation globale disparaissant, l'espace devient plus malléable, plus appropriable.

Poursuivant l'analyse des récits, on s'aperçoit d'un deuxième type d'opposition tout aussi répandu que le précédent. En effet, parmi les personnes rencontrées, une très large majorité (30 personnes sur 33) a assorti de manière explicite chaque contraire d'une contradiction. Ainsi ils ont opposé avoir des échanges à *être sans échanger*, et ne pas avoir d'échanges à *ne pas être sans échanger*, et ont alors obtenu deux relations contradictoires (figurées par des doubles traits sur la figure 2). Ces nouvelles relations adoucissent l'opposition fondamentale (entre contraires), puisqu'elles permettent d'introduire une proposition alternative à la suite de l'incompatibilité des contraires.

L'alternative entre contradictoires est la suivante: soit il est possible d'avoir des échanges, soit l'on est sans échanger, ou, seconde relation contradictoire: soit il est improbable d'avoir des échanges, soit on n'est pas sans échanger. Les extraits suivants nous aident à saisir ces deux cas de figure:

- soit *avoir des échanges*, soit *être sans échanger*

... "C'est simple, soit c'était possible de rendre des services, de discuter, et tout ça (forte probabilité d'échanger), soit on ne faisait rien ensemble" (échange réel inexistant) (femme, française, interviewée avec son mari)

- soit *ne pas avoir d'échanges*, soit *ne pas être sans échanger*

... "On n'avait pas grand chose à se dire avec les Espagnols vous comprenez (faible probabilité d'échanger). (...) Mais quand pour le travail j'avais des affaires avec eux, alors là oui on avait bien des bons contacts" (échange réel existant) (homme, italien).

Dans le système logique d'opposition de Blanché, l'alternative entre contradictoires aboutit donc à une forme d'affirmation plus faible que l'incompatibilité entre contraires: de deux choses l'une (vrai ou faux), on parvient à soit vrai/faux soit faux/vrai. Mais surtout cette alternative est subtile. Elle permet dans le discours de passer du champ des possibles à celui de l'existant, d'une probabilité à la réalité. Ainsi, au niveau des contradictoires, les voisins se partagent entre ceux avec lesquels un échange effectif est ou a été établi, et ceux avec lesquels aucun échange effectif ne peut être mentionné.

Le glissement du possible vers l'existant s'impose aussi dans les relations d'implication (signalées par des flèches sur la figure 2). Ces relations sont nettement orientées: chaque contraire implique un subalterne, qui est le contradictoire de l'autre contraire. Du coup, les deux contradictoires sont unis par une relation subcontraire.

Avec l'implication, c'est une réplification au niveau de la réalité de l'opposition fondamentale apparue dans le domaine de la probabilité qui parvient à s'opérer.

Deux axonométries d'un même groupe de maisons de la rue St Laurent côté montagne montrent deux fois un aspect différent. L'une nous montre les volumes généraux, l'autre, éclatée, choisit 4 immeubles et laisse voir la complexité des circulations verticales, accès côté rue, escaliers, accès côté jardin, liaison avec une cour.

- 1 - rue St Laurent
- 2 - jardins côté montagne
- 3 - N° 40 rue St Laurent

I L O T
M O N T A G N E
A M O N T

- 4 - N° 32 rue St Laurent
- 5 - N° 26 rue St Laurent
- 6 - N° 16 rue St Laurent
- 7 - porte du N°38 rue St Laurent.

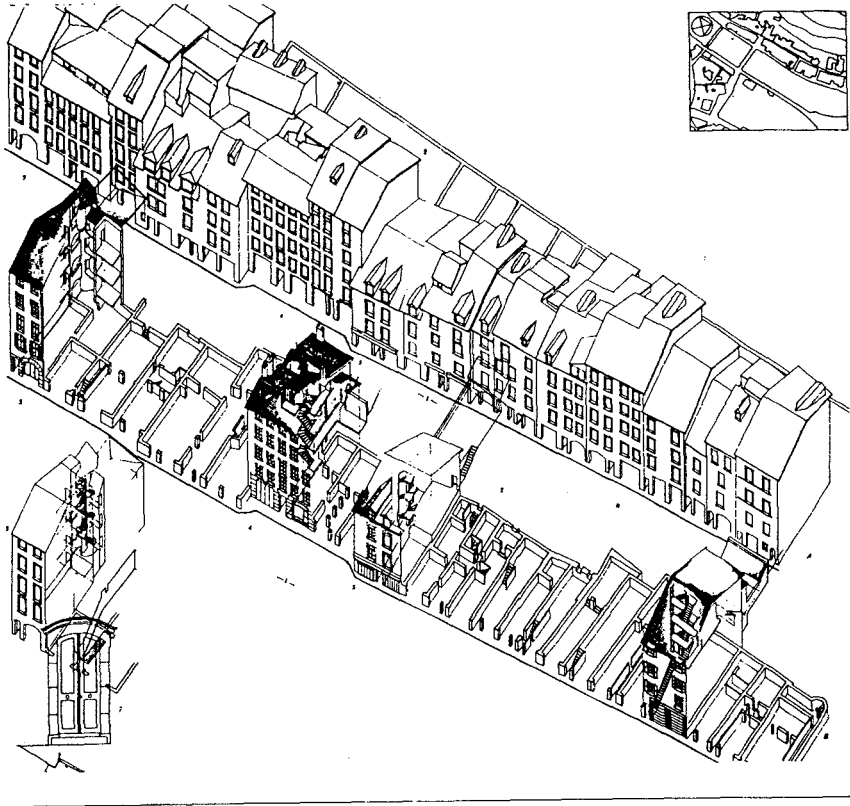


Fig. 1 Deux axonométries d'un quartier ancien de Grenoble. Le quartier de St-Laurent est un de ceux que les habitants mentionnés dans l'étude ont dû quitter. On entrevoit la complexité des circulations qui a nécessairement marqué les relations de voisinage (Illustration tirée des Carnets de la recherche architecturale, AGRA, Grenoble, février 1986).

Les discours recueillis indiquent la différence de nature entre les deux termes de l'implication (contraire et subcontraire):

Première relation: *avoir des échanges* implique *ne pas être sans échanger*:

... "C'est sûr que c'est parmi les autres Coratins qu'on avait le plus de chance d'avoir des relations. C'est vrai que pour mes parents il y avait une différence entre ceux qui comme eux venaient de Corato et les autres Italiens (forte probabilité). A partir de là, ça, ça faisait que (implication) c'est avec les Coratins qu'on avait le plus de relations et d'amitié, ça c'était évident" (échanges réels) (femme, d'origine italienne).

Seconde relation: *ne pas avoir d'échanges* implique *être sans échanger*:

... "Avec les Espagnols? D'abord, bon, on était pas du même pays (rires), il y a la langue qui est différente et ça compte beaucoup (...) Dans le quartier on se côtoyait pas, parce qu'il y avait les rues italiennes, comme la montée Chalemont où j'habitais et les rues espagnoles (faible probabilité). Alors c'est sûr que tout ça ne poussait pas à des rencontres avec les Espagnols" (implication - pas d'échanges réels) (même femme).

Par conséquent, il se dégage quatre types de relation (contrariété, contradiction, subcontrariété et implication), soit quatre dimensions pour représenter les "rapports de voisinage".

Cependant la figure 2 n'est pas pour autant complète. Les catégories utilisées font la synthèse des termes et expressions employés par les habitants. Ainsi, pour chacune des quatre catégories placées sur la figure 2, les expressions correspondantes les plus fréquemment entendues sont:

- *avoir des échanges* (probabilité): "C'est pas impossible d'avoir des contacts, des relations, de se rendre des coups de main, de ne pas vivre en s'ignorant..."

- *ne pas avoir d'échanges* (probabilité): "On a peu de chances de s'entendre, d'avoir à se rendre des services, d'avoir des relations; au départ on a rien à faire ensemble ..."

- *ne pas être sans échanger* (réalité): "On est en contact; on se rend des services; on s'entend bien; on discute ..."

- *être sans échanger* (réalité): "On a jamais eu de contact, de relation; on vit chacun de notre côté sans avoir à se rencontrer, à se rendre service ..."

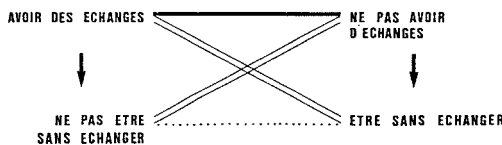


Fig. 2 L'opposition fondamentale entre deux notions contraires (trait plein) génère deux autres termes (le contradictoire d'*avoir des échanges*: *être sans échanger*, et le contradictoire de *ne pas avoir d'échanges*: *ne pas être sans échanger*). Le discours peut alors passer d'une incompatibilité entre deux possibles à une alternative entre probable et réel (traits doubles) et chaque possible implique (flèche) un subalterne concret.

2.1.2 Un système de relations

La figure précédente ne permet pas encore de rendre compte du glissement révélé dans les récits, de l'opposition *échanges/pas d'échanges* vers la dualité *ami/simple connaissance*. C'est en demandant aux habitants de classer leurs anciens voisins - qu'ils ont désignés jusque là à travers des expressions assimilables à l'un ou l'autre des quatre termes de la figure, selon un continuum des plus ou moins *amis*⁶ - que nous avons trouvé le passage conduisant à ces deux autres catégories *ami* ou *simple connaissance*.

Il est apparu (dans 29 récits sur 33) que les amis sont de toute évidence les personnes avec lesquelles ils entretenaient des échanges; mais que ceux-ci étaient dominés par une charge affective particulière, et que l'espace favorisait un partage des habitudes et des liens entre amis.

... "A St-Laurent (vieux quartier de Grenoble sur la rive droite de l'Isère) les amis on les voyait tous les jours, c'est forcé (...) pour discuter et tout ça (...) Mais c'était bien plus encore, on était comme en famille (...). On était aussi proches qu'avec ses frères et soeurs parce qu'on était ... passé par les mêmes choses et qu'on vivait de la même façon (...). On avait beaucoup de discussions et puis on savait vraiment s'aider quand l'autre était enfoncé (...). On se refusait rien, on savait que c'était toujours rendu (...). Les logements et tout ... là où on vivait quoi ... dans l'immeuble c'était très important, si surtout pour moi .. avec les cuisines qui étaient en face, ou qui donnaient toutes sur la cour, on savait ce qui se passait chez les autres, on appelait, ça se parlait ... on entendait tout, même les engueulades! (rires) (...) Non! on discutait aussi dans l'escalier, sur le palier ... Vous savez en venant en France on avait gardé ces habitudes qu'on a facilement en Italie" (femme, d'origine italienne).

Manifestement les amis occupent une place particulière dans le voisinage. La possibilité d'avoir des échanges avec eux est certaine, mais en même temps "il y a plus que des échanges". Par conséquent, les amis forment le troisième pôle d'une triade de contraires qui fonctionne selon la règle énoncée par Blanché: si l'une des relations contraires est vraie, les deux autres sont fausses (de trois choses l'une). En effet, nous avons vérifié dans une vingtaine de récits que lorsque notre interlocuteur définit l'ami en l'opposant aux personnes avec lesquelles il prétend pouvoir échanger, il tend à assimiler (pour renforcer sa démonstration) les voisins avec lesquels un échange est possible à ceux avec lesquels c'est peu probable. Dès lors, en réduisant le voisinage à une opposition entre *amis* et *reste* (échanges certains - échanges incertains) les deux autres relations contraires disparaissent. Elles sont fausses par défaut d'être reconnues.

Pour insister sur la place particulière occupée par les amis, nos interlocuteurs ont donc tous à un moment donné dissocié les *amis* des *autres*, du *reste*, ou des *simples connaissances*. Autrement dit, de tous "ceux que l'on connaît sans connaître", ou encore que l'on "côtoie sans vraiment se fréquenter". Ils ont ainsi révélé un contradictoire à l'*ami*.

Leurs propos contiennent la relation contradictoire entre *ami* et *simple connaissance* sur laquelle Pétonnet (1982) s'est interrogée:

"Dans les cités, on entend souvent dire, particulièrement chez les Français: 'je ne connais personne ici'. Qu'est-ce qui motive le décalage entre

⁶ Nous avons demandé aux personnes interrogées d'accorder un score aux individus et aux familles qu'ils ont mentionnés, selon l'ancienneté de la relation, la fréquence et la nature des échanges.

la parole et la réalité, du moins celle perçue par nous? Car cette phrase est prononcée alors même qu'une voisine est entrée boire le café, qu'une autre passe déposer un message, et qu'une troisième est attendue pour un service demandé. Par ailleurs, un incident est transmis et commenté de place en place à travers toute la cité. Donc les gens se connaissent. Pourquoi le dissimulent-ils? Ils ne dissimulent pas, encore qu'ils ne tiennent pas à faire état de leurs amitiés au sein d'une population décriée. L'explication réside dans l'erreur que nous commettons sur le verbe 'connaître'. Les gens l'emploient au sens fort, presque biblique du terme. Pour savoir ce qu'est une personne, il faut la fréquenter de très près, ou bien avoir avec elle des souvenirs communs qui remontent à l'enfance" (Pétonnet, 1982, 165).

L'adjonction des deux catégories aux précédentes développe la figure 2 sous une forme hexagonale. Elle la garnit de nouvelles relations de contrariété, de subcontrariété, de contradiction et d'implication.

2.1.3 Principes de fonctionnement du schéma "de base"

La mise en oeuvre de ce que nous représentons par ce schéma sous une forme hexagonale, permettait le passage d'une diversité d'échanges à une intensité de relations. Grâce à lui, les habitants ont pu se libérer du poids gênant de l'interconnaissance, et gérer de manière circonstanciée leurs rapports de voisinage selon la seule distinction de l'amitié. Ils parvenaient ainsi à se situer dans un maillage souvent ancien et complexe qui lie en réseaux: des parentèles, des copinages d'école, de chantier ou de virée, ceux de la rue ou ceux d'une même région d'origine ... Et en même temps ils s'attachaient à un groupe élémentaire formé de voisins les plus proches pour cause de liens de sang, de sentiment ou d'affinité. Le double jeu entre identification et appartenance, au centre de leur intégration dans le milieu résidentiel, devenait alors possible. Les autres familles ou personnes qui s'étagent sur des registres différents d'échange pouvaient ainsi être rangées selon un principe unique.

Cela étant, si la structure intellectuelle mobilisée par les habitants avait été parfaitement logique, elle aurait pu vérifier la propriété des subcontraires définie par Blanché, selon laquelle si l'une des relations subcontraires est fausse les deux autres sont vraies (de trois choses deux) (Blanché, 1966, 53).

En effet, la figure 3 vérifie les propriétés d'implication et de contradiction. Et selon l'opposition des contraires le voisinage peut être classé, soit parmi les personnes

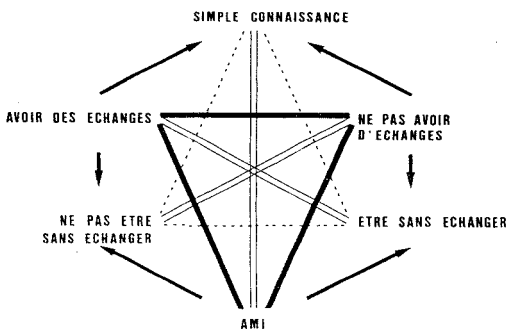


Fig. 3 La forme hexagonale relie les 6 catégories de représentation du voisinage à partir desquelles se structurent les récits. Selon ce schéma les discours peuvent parcourir une structure logique qui permet de passer de l'opposition *avoir des échanges/ne pas avoir d'échanges*, à la dualité *ami/simple connaissance*. Ils glissent ainsi d'une diversité d'échanges à une intensité de relations.

avec qui des échanges paraissent probables, soit parmi celles avec qui l'échange est improbable, soit parmi les amis. Mais que faire alors de celles avec qui il y a "des échanges sans vraiment en avoir", c'est-à-dire des *simples connaissances* ?

La catégorie est bien présente, mais elle appartient à la triade des subcontraires. A ce niveau la règle (de trois choses deux) ne fonctionne pas. Elle implique que toute famille ou personne du voisinage puisse se ranger simultanément dans deux catégories de subcontraires. Or la simple connaissance ne peut être classée ni parmi les voisins avec lesquels on ne peut pas être sans échanger, ni parmi ceux avec lesquels on est sans échanger.

Ce dysfonctionnement de la règle est dû à l'introduction de la *simple connaissance*. En effet, cette notion désigne un succédané, un échange sans constance et sans grand contenu, sans charge affective ou émotionnelle. Il s'agit souvent d'un échange de politesse, ou de généralités.

S'ils avaient suivi une démarche purement logique, les habitants interrogés auraient mis à cette place les voisins avec lesquels ils ont des échanges et ceux avec lesquels ils n'en ont pas. Or, en introduisant la *simple connaissance* ils oublient la division de départ qui définit le voisinage selon les contraires *échanges/pas d'échanges*; c'est-à-dire qui exclut le fait qu'avec certains voisins l'échange est si inconsistant qu'il paraît inexistant.

La perte de rigueur logique a un avantage considérable. Elle permet de glisser d'une représentation du voisinage fondée sur l'opposition *échanges/pas d'échanges* à une autre organisée autour de l'opposition *ami/simple connaissance*. Elle autorise ainsi la distribution vers l'intérieur ou l'extérieur du "cercle des amis" - ou du groupe élémentaire - de n'importe quel voisin, en fonction du niveau (nature, fréquence, régularité) des échanges.

2.2 Analogies entre représentation du voisinage et représentation de l'espace

Au cours des entretiens, 24 personnes (sur 33) ont mêlé à leur représentation du voisinage une représentation de l'espace, parfois au point de suggérer la question de la consubstantialité entre les deux représentations.

La recherche en cours n'a pas permis de défricher cette question. Cela reste donc à faire, en supposant au départ de distinguer entre deux groupes d'interviewés:

- ceux qui privilégient le voisinage comme notion initiale et n'attribuent aux caractéristiques spatiales de l'habitat qu'un statut descriptif du voisinage,
- et ceux pour lesquels le voisinage est indissociable des caractéristiques architecturales qui suggèrent des formes de pratiques où une certaine conception des relations de voisinage est engagée.

En retrait de cette question, nous avons simplement retenu les analogies entre les deux représentations. Nous rapportons ici les plus flagrantes.

En premier lieu, 24 personnes ont procédé dans leur discours à un découpage de l'espace du quartier ancien qui permet de glisser de l'opposition *périphérie/centre d'îlot* à la dualité *espace privé/espace public*, et de passer ainsi de déterminations topologiques à une opposition d'usages. A la dualité *espace privé/espace public*, certains ont préféré, ou ajouté, d'autres oppositions: *espace approprié/espace concédé, dedans/dehors ...*

L'ordre des discours montre aussi que l'*espace privé* se range à la place occupée par l'*ami* et l'*espace public* là où se situe la *simple connaissance*. Dès lors, espace bâti

et voisinage social se structureraient sur le même modèle autour des mêmes relations, puisqu'apparemment l'incompatibilité des contraires (de trois choses l'une) et l'alternative entre contradictoires (soit vrai/faux, soit faux/vrai) sont vérifiées. L'extrait suivant en donne un aperçu:

- L'incompatibilité des contraires:

"... Dans le logement (espace privé - premier élément de la triade des contraires) on était coupé de la rue (espace périphérique - deuxième élément). Nous, on la voyait même pas parce qu'on donnait soit sur la cour (centre d'îlot - troisième élément), soit sur la falaise de la Bastille. On était complètement enfermé! Quand on était chez nous on voyait juste chez les voisins, la falaise et le ciel! (...) Dans la rue là on voyait tout le monde, c'est là qu'on pouvait rencontrer qui on voulait, comme ça (au hasard). (L'interviewée place une relation contraire entre espace privé et espace périphérique. Il y a incompatibilité: l'un ou l'autre).

(...) La cour (intérieure) on y discutait de la fenêtre, c'est forcé, on était tourné dessus avec la cuisine, le couloir et une chambre (...). On y tendait tout le linge entre les fenêtres et ça vous voyez c'est ce que je regrette le plus parce que c'était vivant (...) Non! c'était ni l'un (logement, espace privé) ni l'autre (rue, espace périphérique), c'était à moitié chez soi à moitié dehors (...) mais peut-être plus dedans quand même car on y voyait ceux qu'on connaissait le mieux finalement (les parents de cette femme habitaient un étage inférieur)". (L'interviewée n'indique pas de relation d'incompatibilité entre logement et cour, ni même entre cour et rue. La cour est à la fois centre d'îlot et espace intermédiaire. Ainsi pour les trois relations contraires une seule est mentionnée comme vraie; la règle de trois choses l'une se vérifie donc) (femme, d'origine italienne).

- l'alternative entre contradictoires:

... "En fait à St-Laurent on était (soit) dedans ou (soit) dehors. Y avait pas le choix car on allait pas vivre dans les couloirs... C'était si mal éclairé". (L'interviewée exprime l'alternative entre les contradictoires, le dedans prenant la place du privé ou de l'ami, le dehors celle du public ou de la simple connaissance) (même femme).

Dans cette représentation, comme dans beaucoup d'autres, l'espace se structure autour de relations contraires et contradictoires ordonnées selon une logique qui permet d'insérer n'importe quelle notion d'espace, comme l'atteste ici l'insertion de l'opposition dedans/dehors à la place de la dualité espace privé/espace public.

L'analogie mise en lumière de manière empirique entre le découpage de l'espace et le découpage du voisinage interroge sur le rôle que peut occuper l'espace dans une analyse des relations sociales. Certes, cette question déborde le cadre de la recherche en cours. Toutefois il serait intéressant de mieux identifier cette analogie (s'il y a effectivement lieu de parler d'analogie), jusqu'à dégager les relations d'implication et de subcontrariété contenues trop implicitement dans les récits. Ce serait une façon de reconstituer la réalité "fonctionnelle" qui, au delà des simples déterminations topologiques, permettent de relier tous les points de l'espace résidentiel.

Si l'on poursuivait et parvenait à représenter l'espace du quartier ancien selon un système de règles possédant une existence objective et autonome, alors nous nous trouverions en présence d'un outil de connaissance qui autoriserait une représentation de l'ordre du voisinage. Il en irait un peu comme d'une carte d'état-major sur laquelle n'importe quel objet ou position peut être placé (Siestrunck, 1977).

L'étude pourrait à ce moment là appréhender l'espace du quartier pour comprendre la structuration des rapports de voisinage. Nous nous dirigerions alors vers une analyse de l'espace comme pratique, visant à saisir le fonctionnement des relations de voisinage. Du point de vue des habitants, cette hypothèse suppose qu'ils représentent l'espace de façon à pouvoir se positionner dans le voisinage. A l'échelle d'une société, la représentation de l'espace comme moyen de se mettre en scène a constitué la problématique de "l'espace de représentation" (ou de "l'espace logique" chez Cassirer) qu'ont abordé des auteurs comme Francastel (1967), Scobeltzine (1973) ou Panofsky (1967).

Dans cette perspective la notion d' "outillage mental" que nous pourrions emprunter à Lucien Febvre (1968) deviendrait centrale pour indiquer que la représentation de l'espace fonctionne tel un instrument qui autorise l'hypothèse, l'exploration, la prévision, bref toutes les stratégies individuelles ou familiales qui nécessitent une idée *a priori* sur les rapports de voisinage.

2.3 *Fonctionnement du schéma: l'exemple d'une recherche d'alliance*

Le schéma présenté jusque là dans une version de base ordonne le voisinage dans ses principales composantes: des *simples connaissances* aux *amis*. Or ce n'est qu'à travers ses multiples variantes que l'on peut vraiment percevoir l'efficacité de la structure mobilisée par les habitants. En effet, le schéma obtenu ouvre une structure que la démarche logique aurait close. Il permet d'articuler plus de deux oppositions, parce qu'il y a possibilité de répéter l'opération. Par ailleurs, cette diversification peut être accentuée par simple inversion des relations d'implication.

La meilleure illustration d'un usage combiné de toutes ces possibilités d'ouverture est contenue dans le récit que nous fit un vieil italien sur la difficulté de constituer une tontine.

Plus couramment pratiquée par les familles italiennes, la tontine regroupait les membres d'un même groupe élémentaire (donc des *amis*), désireux de constituer un capital commun afin de faciliter l'installation résidentielle ou professionnelle d'un des leurs dans le quartier (généralement un enfant). Selon la richesse ou la générosité des uns et des autres, il y avait parfois nécessité d'élargir l'appel de fonds à d'autres personnes. Dans ce cas, le champ des souscripteurs potentiels se définissait à partir de l'opposition *ami/simple connaissance*, devenue opposition fondamentale pour la circonstance. Toutefois cet élargissement posait un problème de repérage des personnes susceptibles de se joindre au projet.

Pour le résoudre, il suffisait alors de retourner l'une des implications entre contraires et subcontraires pour pouvoir assimiler (au moins le temps de l'opération) au "cercle d'amis" certains voisins qui sont plus que de *simples connaissances* (*non simple connaissance*), et désigner ensuite ces voisins comme associés potentiels sans pour autant bouleverser l'ordre du voisinage (la relation de contrariété est maintenue entre *ami* et *associé*).

Apparemment les problèmes d'alliance devaient se régler de la sorte. En effet, le retournement d'une implication semble offrir une alternative (généralisable) à une relation de contrariété quasi indéfectible parce que structurant profondément la représentation du voisinage.

La figure 4 est une proposition d'un schéma visant à résoudre le problème de l'élargissement de la tontine à de nouvelles personnes. Elle reproduit à partir d'autres

oppositions le schéma de base vu précédemment. La même structure est décelée, à la différence près que cette fois les circonstances obligent à clore le raisonnement. Toutes les règles de l'hexagone logique de Blanché sont vérifiées; la figure obtenue fonctionne alors de façon parfaitement univoque. Il en va ainsi parce qu'il faut aboutir à une conclusion nette et précise: tels voisins (en dehors des *amis*, puisqu'ils sont déjà sollicités) sont susceptibles de participer à la tontine.

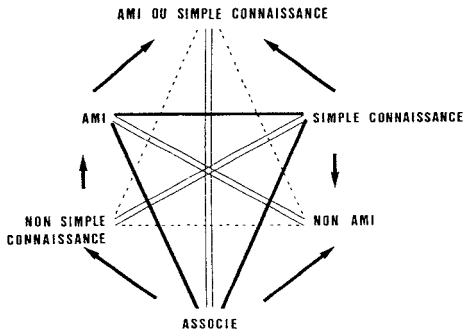


Fig. 4 Le schéma intellectuel en action: il s'agit dans le cas présent de rechercher des alliés dans le voisinage, donc d'élargir le "cercle d'amis". Mais comment trouver dans le voisinage des associés? Il suffit alors d'inverser l'implication entre *non simple connaissance* et *ami* et "d'assimiler" ainsi au cercle d'amis les voisins qui paraissent être plus que de simples connaissances.

Par conséquent, ce schéma de base permet de rendre compte de comportements variables face à des situations problématiques ou tout simplement nouvelles.

3. Permanence du schéma dans un autre contexte résidentiel

Nous pouvons aussi comprendre comment, à travers un schéma de même type, plusieurs interlocuteurs gèrent actuellement leurs échanges avec le voisinage. Cette stabilité ne signifie ni une réplique conforme, ni un rapport *in extenso* d'une représentation du voisinage fondée sur les mêmes catégories. Par contre, leur discours articule autour des mêmes relations d'oppositions d'autres catégories définies en fonction du changement résidentiel. C'est ce qui rend à nouveau opératoire, et à son tour stable, notre schéma d'analyse (le schéma hexagonal). En ce sens, la stabilité constatée serait l'oeuvre de la mémoire, ou plus précisément, croyons-nous, l'oeuvre d'oppositions fondamentales intériorisées comme vérités et disposées de façon à réguler d'une certaine manière dans certaines circonstances les représentations (discours) du voisinage, et les conduites avec le voisinage. Ces oppositions agiraient sur la pratique un peu comme un habitus, pour reprendre le concept de Bourdieu.

Vu l'intérêt particulier porté - pour les besoins de la recherche en cours - à "l'arrivée des habitants" dans le nouveau quartier, nous nous intéressons ici à la phase liminaire du décryptage du nouvel environnement.

Contraintes de découvrir un autre milieu et d'y trouver des affinités, les personnes interrogées révèlent avoir procédé d'abord par analogie d'apparences avec l'entourage. Subitement privés de leurs échanges et habitudes, à nouveau migrants, ces ménages ont alors fondé leur "réinsertion" sur un postulat plein de bon sens, qui pourrait être résumé par cet adage: "qui se ressemble, s'assemble".

C'est alors qu'ils ont été amenés à opposer, à partir de plusieurs critères subjectifs liés aux modes de vie, trois catégories: les *inégaux socialement inférieurs*, les *inégaux socialement supérieurs*, et les *égaux* ⁷. D'une certaine manière, ces catégories montrent au passage combien la différence des ressources et l'apparence du standing peuvent régler l'accès aux relations de voisinage (Héran, 1987, 47-49). A partir de cette triade de contraires, une triade de subcontraires se déduit naturellement. La figure 5 le montre.

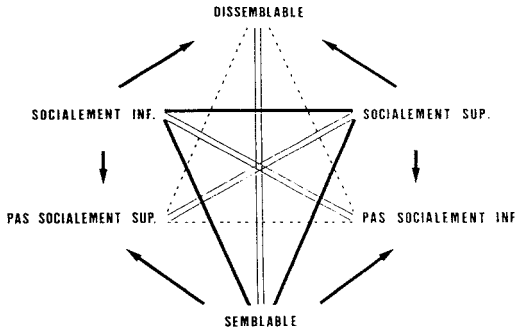


Fig. 5 Comment recomposer ses rapports de voisinage lorsqu'on déménage? L'articulation "hexagonale" d'oppositions apporte une réponse en permettant de passer d'un découpage sommaire du voisinage, selon des analogies d'apparences, à une identification des *semblables*.

En revanche, le schéma se complique un peu puisque le raisonnement introduit un autre couple de contraires: le *rapprochement* et l'*évitement*. Ce sont les contradictoires de *dissemblable* et *semblable*, et ils fonctionnent entre eux comme subcontraires.

Le cas de cette femme installée depuis près de 10 ans dans une copropriété de la banlieue grenobloise illustre parfaitement la démarche analogique à l'oeuvre.

... "En arrivant au Beau Site on ne connaissait vraiment personne (...) c'est vrai que ça a été très dur au début parce que du coup on se retrouvait tous seuls sans les amis et la famille (...) mais bien vite on a vu avec qui ça pouvait aller dans la montée, ça se voit tout de suite (...) les enfants, le type de travail, si ça invite beaucoup, si ça sort beaucoup... tout ça (...) S'il y a pas trop d'écart avec notre façon de vivre, on sait qu'on a des chances de sympathiser" (femme, d'origine italienne).

Réceptive aux apparences, elle cherche à apprécier la distance entre elle (sa famille) et les ménages voisins. Au lieu de se laisser perturber par un entourage inconnu (figure 6) et incertain, elle cherche à le percevoir, c'est-à-dire à choisir et à ne retenir dans la réalité que ce qui a du sens pour elle. En devenant sélective, elle se donne la possibilité de classifier son voisinage et de sélectionner les personnes avec lesquelles un échange paraît probable. Elle retrouve ainsi l'opposition fondamentale qui prévalait au découpage du voisinage dans le quartier ancien (voir figure 2).

Toutefois, parce qu'on retient ce qui a un sens par rapport à ce que l'on sait déjà (Halbwachs, 1968), l'attitude de ces habitants vis-à-vis de l'environnement qu'ils découvrent va s'ordonner selon leur connaissance, leur expérience antérieure des rapports de voisinage. C'est justement là que compte la représentation du quartier ancien. Elle va permettre de résoudre un problème apparemment insurmontable, qu'induit le

⁷ Ces termes traduisent et classifient les différentes expressions entendues.

changement complet de contexte résidentiel: se doter rapidement d'une cartographie tangible du nouvel environnement.

Incapables de fonder un jugement un peu étayé sur leur entourage, ils confrontent alors leur perception à une représentation idéelle du voisinage. Or le flux d'informations qu'ils reçoivent suscite en eux tellement d'impressions contradictoires que beaucoup excluent ce qu'il y a de plus dissonant. Ceux-là éliminent le souvenir des catégories anciennes pour en articuler de nouvelles, significatives du changement résidentiel opéré, suivant le schéma auquel ils sont rodés. En ce sens, la formule "qui se ressemble, s'assemble" est moins banale qu'elle n'y paraît. Elle constitue le contradictoire de la sociabilité connue dans le quartier ancien, où à cause de l'interconnaissance qui s'assemble ne se ressemble pas forcément.

En revanche, les ménages qui continuent à raisonner à partir des catégories anciennes sont rapidement confrontés à des problèmes de "dissonance cognitive" (Poitou, 1974). Les catégories qui leur permettaient d'interpréter les rapports de voisinage dans le quartier ancien sont inopérantes pour la réalité qu'ils découvrent. Ils perçoivent le nouvel environnement à travers le souvenir d'une situation révolue, et décomptent ainsi des différences, des ruptures. Leur regard n'est pas assez sélectif, le souvenir devient angoisse. Le passé à fleur de tête, ils réagissent par les sentiments à la défection de leurs attaches et de leurs habitudes. Le changement de situation les déborde et éprouve leur affectivité puisqu'ils ne sont pas en mesure d'en faire une synthèse rationnelle.

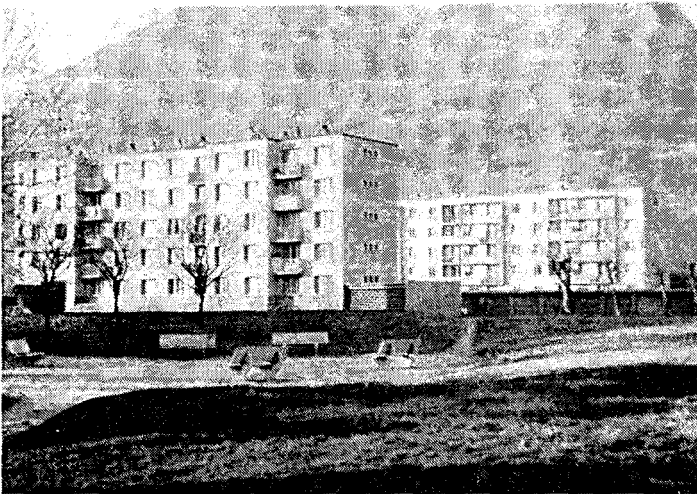


Fig. 6 Le quartier du Beau-Site situé dans la banlieue grenobloise et où les familles interviewées ont déménagé.

4. Conclusion

Finalement, l'analyse de la permanence du quartier ancien comme système de représentation, entrevue ici à travers une esquisse d'un schéma appliqué aux propos des habitants sur des contextes résidentiels différents, débouche sur le thème fondamental de la résistance de l'individu au changement.

En somme, quelque chose - dont la description reste lacunaire - fonctionne de façon à gérer les soubressauts de la conscience que provoquent les écarts entre impressions présentes et "savoir" acquis précédemment.

Mais sommes-nous pour autant en mesure de pouvoir qualifier l'expérience du quartier ancien dans les attitudes de certains habitants confrontés aujourd'hui aux ensembles collectifs modernes? En tout cas, il semble préférable auparavant d'affiner l'esquisse, de parvenir à une épure. Pour cela il reste alors à comprendre peut-être l'essentiel: définir les conditions propitiatoires ou indispensables à la stabilité de ce qui est mobilisé, et celles du renouvellement de cet "outillage mental".

Ces questions sont à travailler. Elles racontent quelque chose qui s'apparente au "propre" des habitants. Elles cherchent à guider l'analyse dans le sens d'une réduction à l'essentiel par rapport à la ville. Or pareille tentative n'est peut-être pas si inutile alors que la tendance actuelle à observer ce rapport comme un kaléidoscope du quotidien évite trop de le considérer en lui-même.

BIBLIOGRAPHIE

- BLANCHE, R. (1966), "Structures intellectuelles" (Vrin, Paris).
- BON, F. (1985), Langage et politique, "Traité de science politique", PUF, Paris, 3 (1985), 537-573.
- CASTEX, J., DEPAULE, CH., PANERAI, P. (1977), Le Paris haussmannien, *Les Cahiers de la Recherche Architecturale* (1977), no. 1, 5-17.
- CHOMEL, V. (1976), "Histoire de Grenoble" (Privat, Toulouse).
- COING, H. (1966), Quartiers anciens et ville moderne, *Projet* (1966), no. 9, 1087-1100.
- FEBVRE, L. (1968), "Le problème de l'incroyance au XVI^e siècle" (Albin-Michel, Paris).
- FRANCASTEL, P. (1970), "Etudes de sociologie de l'art" (Denoël-Gonthier, Paris).
- HALBWACHS, M. (1968), "La mémoire collective" (PUF, Paris).
- HERAN, J.F. (1987), Comment les Français voisinent, *Economie et Statistique* (1987), no. 195, 43-59.
- PANOFSKY, E. (1967), "Architecture gothique et pensée scolastique" (NRF, Paris).
- PETONNET, C. (1982), "Espaces habités - Ethnologie des banlieues" (Galilée, Paris).
- POITOU, J.P. (1974), "La dissonance cognitive" (Colin, Paris).
- REMY, J. (1983), Retour aux quartiers anciens, *Recherches sociologiques*, 14 (1983), 297-319.
- SCOBELTZINE, A. (1983), "L'art féodal et son enjeu social" (Gallimard, Paris).
- SIESTRUNCK, J. (1977), "Contrôle militaire et organisation de l'espace" (Thèse 3e cycle, Paris X).